

se dessinaient fermement dans l'espace, les explorateurs, courbés sous la charge, s'en retournèrent au campement, qu'ils atteignirent avant qu'un seul indigène eût encore mis son nez hors de sa demeure.

## XXXVII

## CHEZ LES ANTROPOPHAGES

Pendant toute la journée on vécut dans une attente fébrile.

On causait, on allait, on mangeait, mais c'était pour ainsi dire automatiquement, sans conscience de soi-même.

La soif de l'or.

On aspirait au soir, ce bienheureux instant où l'on pourrait reprendre les pioches et se diriger, comme des voleurs, vers les mines d'or.

Cette fois l'équipe serait encore plus nombreuse, puisque tous les Européens indistinctement tenaient à s'y joindre.

Il y avait jusqu'à Catherine qui voulait visiter les lieux où tant de fortune se trouvait caché.

— Pour une fois, avait dit le chef.

— Soit, avait répondu la jeune fille.

Mais elle s'était promise en elle-même, de trouver un prétexte quelconque pour forcer la consigne.

Tous étaient donc partis, pleins de courage et d'ardeur, l'audace au front et la force dans le bras.

Naturellement le butin était bien plus important que la veille, vu le plus grand nombre des fouilleurs....

Ainsi la vie des voyageurs s'écoulait, pendant plusieurs jours, dans les mêmes occupations.

Les richesses s'entassaient dans les tentes, comme les graines dans une grange.

C'était à en être ébloui.

Le sol était jonché de pépites et de monceaux d'or, qui donnaient à l'intérieur des explorateurs un singulier aspect.

On fit des cachettes pour soustraire le butin aux regards indiscrets des gens de la caravane, que l'on éloignait pourtant, aussi bien que possible, de ce sanctuaire d'un nouveau genre.

Et les fouilleurs allaient toujours leur train.

Et les trésors continuaient à affluer.

On était harassé, mais on se tenait debout, soutenu par un courage héroïque et par l'âpre désir du gain.

Un soir, avant de partir pour les mines, Criquet eut une idée comme il en avait tant :

— J'ai trouvé un moyen plus pratique, dit-il.

— Lequel ? demanda de Sambry.

— Transportons nos tentes sur les lieux mêmes des mines.

Sir William goûta fort cette proposition et l'estimait pratiquement faisable.

— Impossible ! fit le chef.

— Pourquoi ? interrogea Criquet.

— D'abord, comment transférer nos trésors sans être vus ?

— Nous avons des colis pour les cacher.

— Ensuite, comment expliquer aux habitants du village cette brusque transposition de demeure ?

— Ma foi, on leur conte une balliverne.

— Laquelle ?

— Par exemple, que l'air est plus respirable, là-oas.

Malgré la situation sérieuse, cette réflexion saugrenue fit bien rire, au grand étonnement du Bruxellois, qui crut positivement avoir trouvé le joint.

Après mûre discussion, on abandonna définitivement ce projet et on résolut de rester où l'on se trouvait.

De cette façon le travail continuait encore sur le même pied, si bien que vingt jours s'étaient passés et que les habitations des explorateurs débordaient littéralement de richesses.

On avait procédé avec une rare prudence, pour cacher aux naturels l'énorme butin qu'on venait d'empiler, et surtout pour leur donner le change sur la manière dont on se l'était procuré.

Par bonheur, on ne s'était aperçu de rien dans le village, si bien que les explorateurs avaient, sous ce rapport, entière tranquillité.

Cette découverte imprévue les mit à la tête d'une fortune colossale, dont ils n'avaient que faire sur le sol africain, mais qui devenait inestimable aussitôt qu'ils auraient remis le pied en Europe.

On songea donc à en régler la destination.

Il fut décidé, en conséquence, que ces richesses seraient divisées en parts égales entre chaque membre de l'expédition.

Cette disposition rendit Paul le plus fortuné des hommes.

En effet, maintenant il pouvait donner à sa sœur Cathérine une dot qui la mit en état d'accepter plus rondement la main de Henri, son fiancé ; non pas que ce dernier eut mis à son amour la moindre rançon, mais enfin, cette brillante situation matérielle écartait toute question de susceptibilité.

Paul résolut de laisser à sa sœur, sa part à lui, ce qui mit la jeune fille en possession d'un fort beau capital.

Quant à Criquet, il avait d'autres plans.

Il acceptait de bonne grâce la fortune lui revenant, mais il était fermement résolu de ne point l'employer dans les pays civilisés.

Pour lui, l'un ou l'autre jour, on découvrirait son empire de Waouta, et alors l'usage de son or serait tout trouvé : il l'enverrait en Europe, le convertirait en marchandises courantes, et au moyen de ces dernières, il embellirait les possessions dont il serait le chef, en y faisant exécuter des travaux d'utilité publique.

Comme bien on pense, personne ne se donna la peine de combattre les desseins de Criquet, et de la sorte tout le monde se trouvait d'accord.

Une fois ces arrangements conclus, de Sambry parla de poursuivre la route.

Dans deux jours on partirait.

Il restait à faire une manipulation peu aisée, celle consistant à transporter les trésors du campement jusque dans les canots.

La plus grande circonspection était indispensable, non seulement pour les naturels du village, mais encore pour les gens de la caravane ; car si ces derniers avaient vent de l'affaire, il était évident que l'on s'exposerait à des tentatives de vols continuels.

On discuta la chose à fond et l'on en vint à la conclusion que le procédé le plus pratique serait d'enfermer les minerais aurifères et les pépites dans des colis hermétiquement clos et que l'on surveillerait spécialement pendant le trajet.

Mais alors encore on se demandait quelle serait l'idée des porteurs lorsqu'ils verraient ainsi inopinément augmenter d'un nombre de colis assez considérable le matériel de l'expédition, et ce sans qu'aucun achat eût été réalisé.

En tout état de choses, cette situation donnait à penser.

On la creusa profondément, sans y trouver d'autre remède que celui de tenter l'expérience, sans trop s'inquiéter de ses conséquences.

Incontinent on se mit au travail.

Tous les colis valides furent compulsés, bourrés d'objets jusqu'au bord, arrangés, de telle sorte que l'on en eut une certaine quantité de vides.

En outre, on rassembla toute la toile disponible, dont on fit de grands et larges sacs, et l'on se prit à y entasser le précieux métal.

Nuit et jour presque les explorateurs s'adonnèrent à cette besogne, sans se lasser, jusqu'à ce que tout fût prêt.

Ces préparatifs avaient pris deux journées de plus qu'on ne l'avait pensé, et enfin les colis et les sacs remplis d'or se trouvaient empilés, attendant leur transport.

On les chargea dans les canots.

Trois embarcations s'en trouvaient bondées.

Ce qu'on avait craint, arriva.

Les gens de l'expédition manifestèrent leur stupéfaction de voir la cargaison si inattendument et si considérablement augmentée, et ils jetèrent vers cet amas de colis mystérieux, un regard plein de curiosité.

Sans le savoir, Criquet sauva encore une fois les apparences.

Avec une désinvolture parfaite, il s'ingénia de faire comprendre aux nègres que, par un miracle quelconque, les fétiches des hommes blancs avaient multiplié les provisions et le matériel des explorateurs, voulant ainsi les récompenser pour le bien qu'ils faisaient aux tribus africaines.

Cette ruse réussit à merveille.

Grâce à leur fanatisme invétéré, les noirs prirent cette mystification non seulement pour de l'argent comptant, mais encore ils s'extasiaient sur les pouvoirs des dieux de leurs maîtres, et l'accueillirent avec des marques d'une vénération évidente.

Les voyageurs ne rirent pas mal de la naïveté de leurs serviteurs, laquelle permit à Criquet de placer tout un vocabulaire de mots grôtesques.

Pourtant l'essentiel était que la farce fut gobée, et que désormais les trésors se trouvaient à l'abri de tout attentat.

Du reste, afin de pousser les précautions aussi loin que possible, de Sambry plaça les trois canots sous la direction de sir William et de Criquet, avec mission spéciale pour ceux-ci d'y veiller sévèrement.

Assez promptement l'escadrille se trouva complète, balançant ses flancs sur les eaux du fleuve, et prête à chercher d'autres aventures dans d'autres lieux.

Le chef blanc, accompagné de ses amis, à l'exception de sir Darly et du Bruxellois, qui déjà commençaient leurs fonctions de gardiens du trésor, le chef blanc et ses amis se rendirent auprès du monarque indigène, afin de lui faire leurs adieux.

A vrai dire la séparation fut assez longue, le potentat nègre se plaisant à réciter une foule de raisons qui le faisaient regretter le départ des explorateurs.

Des présents passablement riches furent déposés à ses pieds, et le bonhomme fut très étonné de la munificence qu'on montrait à son égard.

A coup sûr, il ne l'eut pas été, s'il avait su qu'en compensation de quelques brassées d'objets, les Européens ravissaient à son territoire un chargement complet de matières précieuses, c'est-à-dire une fortune colossale.

Pour définir plus nettement sa reconnaissance, il daigna escorter en personne avec toute sa cour, les voyageurs jusqu'à leurs canots.

Chacun s'embarqua, des derniers saluts fraternels furent échangés, les pagayeurs firent jouer leurs rames et la flottille s'éloigna, semblable à une troupe d'oiseaux aquatiques voguant à tire d'ailes.

Alors seulement le cœur des Européens fut soulagé.

Il en tomba comme un poids énorme, parce qu'alors seulement ils se sentirent réellement en possession de leurs richesses.

— A voleur, voleur et demi ! jubila Criquet.

— C'est-à-dire, que nous n'avons pas du tout volé, grommela sir William.

— Non, nous avons tout simplement pris.

— Nous avons pris ce qui était à prendre.

— D'accord.

— Ce n'est pas la même chose.

— Il est vrai qu'il y a une légère nuance, comme qui dirait : « quand je suis éveillé je ne dors pas. »

L'Anglais se contenta de ne point répondre au taquin Bruxellois et se justifia vis-à-vis de lui-même en pensant qu'on avait bien le droit de se payer les peines dépensées au service général.

La flottille emporta donc, en toute sécurité, son précieux butin.

Il faisait un temps splendide, avec un soleil aux rayons tempérés, laissant, sur la surface des ondes, flotter une fraîcheur bienfaisante.

La joie se lisait sur tous les visages, une joie bien sentie, avec une légère pointe d'orgueil, pardonnable chez des gens qui ont dans leurs coffres une fortune colossale.

Poussés par une certaine crainte inexplicable, les explorateurs hâtèrent les mouvements des canots, hantés qu'ils étaient par l'idée que les indigènes du dernier village pourraient bien avoir découvert leur rapt et se porter à leur poursuite, afin de leur ravir le bien acquis au prix de tant de peines et de soucis.

Criquet surtout s'était mis en tête cette supposition et forgeait toutes sortes de réflexions appréhensives.

Au moindre bruit perçu entre les broussailles du rivage, au moindre cri de fauve répercuté par la solitude, le Bruxellois tressaillit de tous ses membres et cria aux ravisseurs.

Au début les compagnons avaient ri de cette peur excessive, mais comme il paraissait ne pas vouloir s'amender, de Sambry résolut de le tancer un peu vertement.

— Vous êtes un grand enfant déraisonnable, lui dit-il.

— Déraisonnable tant que vous voulez; mais j'ai peur, je vous l'avoue.

— Peur de votre ombre?

— Non, de celle des nègres.

— Je vous croyais plus brave que cela.

— Oh, ce n'est pas pour eux, mais pour nos trésors.

— Ils sont bien gardés, allez!

— Oui, aussi longtemps qu'on ne nous attaquera pas.

— Et encore.

— Tenez, j'ai un drôle de pressentiment.

Les camarades s'amuserent fort de la triste mine que faisait en ce moment Criquet.

— Voyons, votre pressentiment, fit le chef.

— Une nouvelle divagation, ajouta sir William.

Mais le Bruxellois resta parfaitement soucieux.

— C'est que je vois plus loin que vous autres, répondit-il d'un ton tragique.

— La double vue alors! ria l'Anglais.

— Voyons votre pressentiment? répéta de Sambry.

Criquet hésita.

— Je ne sais si.... murmura-t-il.

— Allez-y rondement, interrompit le chef.

— Eh bien, je suis persuadé que....

Il s'arrêta de nouveau.

De Sambry devint impatient.

— Si vous n'achevez pas, je vous tourne le dos et ne veux plus rien entendre.

— Eh bien, reprit Criquet comme par un effort, je suis persuadé que tout cet or ne nous portera pas bonheur.

Vraiment les compagnons ne surent s'ils devaient rire ou se fâcher.

— Ah ça, fit le chef, pour qui nous prenez-vous donc ?

— Pour des voleurs, n'est ce pas, Criquet ? interrogea sir Darly.

— Pas précisément, fut la réponse un peu hésitante.

— Eh bien, vous y allez bien ! exclama le chef.

— Je ne sais, riposta Criquet, mais depuis ce matin je ne suis plus du tout à l'aise.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce que.... parce que....

— Parce que ?

— Je ne savais pas que la fortune rendait l'homme si ombrageux et si inquiet que je le suis en ce moment. Tenez, je regrette que tout cet or soit entre nos mains ; il me donne sur les nerfs.

Une longue hilarité salua la doléance de Criquet.

— Vous êtes littéralement fou, dit le chef.

Et on laissa le Bruxellois à ses amères réflexions, sans s'en occuper davantage.

Cependant la flottille allait bon train, sans discontinuer une minute ; et aussi sans que l'on eut le moindre accident.

Le temps restait au beau et le fleuve au calme.

On glissait comme sur un miroir.

Au surplus, il y en eut pour tous les goûts.

Sir William trouvait moyen de faire le coup de feu assez fréquemment, au milieu des bandes nombreuses d'oiseaux aquatiques qui fréquentaient les deux rives, ou qui planaient au-dessus du cours d'eau.

Il n'y avait à cela qu'un inconvénient, c'est qu'il était obligé d'abandonner son butin, puisqu'on ne pouvait interrompre la marche, pour aller recueillir les pluviers abattus.

D'abord sir William protesta assez ouvertement, mais il comprit bientôt le bien fondé de cet état de choses, et se borna à considérer cet exercice cynégétique comme une simple manœuvre, bonne tout au plus à lui entretenir la main.

Néanmoins le hasard le servit de nouveau.

A un moment donné, là-haut dans les airs, au-dessus des embar-

cations, planait un aigle, semblable à un vaisseau en miniature voguant sur un immense lac.

Dès que le chasseur l'aperçut, il eut un cri de joie.

— A moi ce vautour ! s'écria-t-il.

Et il épaula.

Le coup était à peine parti, que l'oiseau, touché en pleine poitrine, ferma les ailes et vint dégringoler sur la tête de Criquet.

Le Bruxellois en fut un peu effrayé, mais il se contenta afin de ne point donner prise à la moquerie des compagnons.

Sir William rayonnait.

— Un maître coup, dit-il lui-même.

On admira la superbe bête, et on la passa à von Ruff pour qu'il l'empaillât, en guise de souvenir.

Le savant ne manqua pas de saisir cette bonne occasion pour enrichir sa collection.

Mais sir William n'eut pas seul les plaisirs d'une distraction.

Von Ruff trouva la sienne.

Les canots, pour éviter le grand flux du fleuve, et aussi pour trouver un peu d'ombre, tenaient la côte et frôlaient le rivage, ce qui donnait aux voyageurs la protection des arbustes croissant sur la berge.

De cette manière le naturaliste put s'adonner relativement à ses études de botanique, sur les broussailles riveraines et sur les plantes aquatiques.

En certains endroits il lui suffisait d'étendre le bras, pour cueillir des poignées de fleurs, dont il put alors faire à son aise l'analyse.

Dans ces conditions, tout le monde était content, si bien que l'équipe entière causait joyeusement, tout en imposant à chacun ses devoirs.

La première journée se passa de la sorte, sans encombre.

Au soir, on n'avait encore rencontré âme qui vive.

Rien qu'une solitude solennelle.

On aborda pour camper, et l'on établit une surveillance spéciale sur les canots remplis d'or.

On dormit paisiblement et dès l'aurore on se remit à flotter, avec la même rectitude et le même entrain.

La journée se passa encore de la même façon jusque vers les quatre heures de l'après-midi.

A ce moment on crut entendre, non loin de l'endroit où l'on se trouvait, les accents étouffés de chansons ou de cris.

De Sambry fit cesser le mouvement des rames.

— Écoutons ! fit-il.

On tendit une oreille attentive et l'on dut bientôt se convaincre que des êtres humains se trouvaient dans le voisinage.

— Si nous mettions pied à terre ? demanda le chef.

— Allons-y, répondirent les Européens.

Mais Mwama secoua la tête.

— Eh bien, mon ami, tu n'es pas satisfait ? demanda de Sambry.

— Mon maître sait qu'il faut de la prudence, surtout en ces lieux-ci, riposta le serviteur.

— Pourquoi surtout en ces lieux-ci ?

— Parce qu'ils sont dangereux.

— Vraiment ?

— Oui, maître.

— En quoi donc ?

— Nous sommes dans un pays d'antropophages.

A cette révélation Criquet faillit tomber à la renverse.

Il ouvrit de grands yeux et recula instinctivement contre son compagnon, comme s'il cherchait à se protéger par-là.

Puis il se tâta des pieds à la tête, comme s'il craignait que les mangeurs de chair humaine lui eussent déjà enlevé une partie de son être.

— Des antropophages ! répétait-il avec effroi.

— Oui, reprit Mwama ; et c'est pourquoi il faut être prudent.

— Que comptes-tu donc faire, Mwama ? demanda le chef.

— Je demanderai à mon maître la permission d'aller en reconnaissance jusqu'au village, afin de me rendre compte de la situation. Selon ce que j'aurai vu et entendu, nous pourrons agir.

Naturellement l'idée du nègre fut approuvée et il se hâta de sauter à terre.

Pendant qu'il disparut entre la futaie, les explorateurs, dans une immobilité parfaite, suivaient de l'oreille le bruit qui partait à quelques centaines de mètres d'eux.

On entendait des éclats de rire et des chants gutturaux.

— Ils s'amuse, les monstres ! s'écria sir William.

— Je parie qu'ils sont en train de manger des hommes, fit le Bruxellois avec un tressaillement d'horreur.

— Voilà qui est bien possible, conclut de Sambry. Du reste nous allons le savoir par Mwama.

Pourtant le serviteur tardait passablement à revenir, ce qui mit les explorateurs dans une attente impatiente.

Enfin la verdure s'ouvrit et Mwama apparut.

Il avait les traits bouleversés et le regard brillant par un mélange de colère et de tristesse.

Il enjamba lestement son canot et se mit à rendre compte de sa mission.

Non loin du fleuve il avait découvert le village d'où partait le vacarme que l'on entendait.

Il y avait grande fête, car les naturels étaient réunis sur la place publique et la cérémonie était présidée par leur monarque, un noir à face diabolique, drapé dans un large drap blanc sur la tête un bonnet de la même couleur, et tenant en main, un gros bambou.

Ce roi était gravement assis au milieu de ses sujets ripaillant honteusement un terrible festin et se gorgeant de boissons.

Voilà ce qu'avait vu le serviteur, et voilà ce qu'il venait rapporter à ses maîtres.

Un mouvement d'horreur parcourut l'auditoire.

— Ce sont donc bien véritablement des antropophages ? interrogea de Sambry.

— Oui, maître, je vous l'assure.

Le chef eut un moment de réflexion.

— Allons-y ; et si possible, tâchons d'entraver des actes honteux.

### XXXVIII

#### UN FESTIN HIDEUX

On eut bien vite fait d'être à terre, en route vers le lieu où se trouvaient les antropophages.

De Sambry grillait du désir de donner à ces barbares une leçon d'humanité ; et, à vrai dire, tous les membres de la caravane, y compris le plus humble des porteurs, partageaient ses sentiments.

Sir William et von Ruff furent commis à la garde des canots, ayant sous leurs ordres une bonne moitié de la troupe.

Les autres dirigèrent leurs pas vers le village.

Chemin faisant on put déjà se convaincre à peu près du genre de saturnale qu'on exécutait là-bas.